

Christian Brokatzky

L'ÉCOUTE À L'ORÉE DE L'OUVERT

HENRI MICHAUX

« Tâche d'en sortir. Va suffisamment loin en toi pour
que ton style ne puisse plus suivre »
(Poteaux d'angle, 1981)

ANDRÉ DU BOUCHET

« Objet d'une attente, visible à peine, si dans sa concision, il ne se révélait
résistant à une lumière qui le sature »
(Alberto Giacometti: Dessin, 1991)

J'aimerais soumettre à votre capacité de jugement et de jeu certaines idées qui rendent compte de ce qui se passe du côté de l'analyste lorsque son écoute l'engage à recevoir par les sens et à mettre en forme psychiquement l'épreuve vécue par un patient¹. Je vais m'intéresser à la réceptivité de l'analyste, c'est-à-dire à sa possibilité d'accueillir et de traiter quelque chose d'inconnu de lui, ce qui constitue à mes yeux une assez bonne définition de ce que nous essayons de faire tous les jours. Dans l'écoute se potentialise une protestation contre le déterminé et le fini. C'est essentiellement à partir d'un vide ou d'un creux que l'écoute en séance se déploie, et non à partir d'une théorie, qui intervient, quant à elle, secondairement. Pour faire voir ce que j'entends par là, je rappelle le mot de Lao-tzeu à propos du vase : c'est à partir d'un morceau d'argile que l'on fabrique un vase, mais c'est à partir du vide qu'on en fait l'usage².

¹ J'utiliserai ici le masculin sans distinction de genre.

² Lao-tzeu, *La voie et sa vertu, Tao-tê-king*, Seuil, Paris, 1979, p. 41.

La perspective psychanalytique souligne que l'écoute clinique - qui implique au préalable l'investissement d'un cadre et d'une théorie - s'anime en particulier de la sensibilité inconsciente de l'analyste qui s'actualise en séance dans la rencontre avec les mouvements inconscients, et non seulement conscients, de la vie psychique du patient. Ce jeu complexe compose une trame sensible qui tisse des mouvements transférentiels et contre-transférentiels, dont la source inconsciente échappe par essence à tout accès direct et dont il est possible de s'approcher par le biais des pensées associées, des rêves ou des fantasmes qui se font jour, chez le patient comme chez l'analyste, au cours du travail en séance, et autour. La phénoménologie esthétique d'Henri Maldiney, d'autre part, souligne que l'écoute repose en son fond sensible sur une possibilité d'ouverture chaque fois inédite à l'épreuve de la rencontre qui, si on veut l'anticiper, s'avère manquée, voire perverse, au sens d'être détournée à d'autres fins³.

À partir de ces éléments, il apparaît que l'utilisation dès l'amorce de l'écoute d'une théorie explicative revient à projeter un discours préétabli dans le champ de l'expérience clinique et - en saturant l'espace d'ouverture - à escamoter la rencontre avec autrui, comme à se défendre de la rencontre avec l'inconnu de soi et l'inconnu d'autrui, pour ne pas en éprouver les effets. On pourrait dire de ce point de vue que tout discours pré-théorisé sait déjà ce qu'il prétend approcher et, ce faisant, empêche la capacité régressive de l'écoute comme la mobilité des identifications en figeant des représentations d'appui. Comme dit Pierre Fédida, « on ne peut rien entendre d'une parole si l'écoute est préoccupée par une pensée pré-théorisée qui s'impose à l'analyste comme un discours (...) »⁴. Fédida a raison de préciser qu'un tel discours s'impose à l'analyste, puisqu'il capte alors d'avance tout sens potentiel sous la forme de significations prêtes à l'emploi et illusoirement anticipées. Fédida va plus loin en avançant qu'un tel discours, par son surplomb autoritaire, est « terroriste par vocation », au sens où il place

³ Voir notamment H. Maldiney, *Regard Parole Espace*, Éditions L'Âge d'Homme, Lausanne, 1994 (1973). En particulier : *Le dévoilement des concepts fondamentaux de la psychologie à travers la Daseinsanalyse de L. Binswanger* (1963), pp. 87-101.

⁴ P. Fédida, « L'organe psychique », in *Corps du vide et espace de séance*, Delarge, Paris, 1977, p. 128.

une voix érigée « en lieu et place du vide »⁵. La violence est faite au tact nécessaire à l'écoute. J'entends par tact cette sensibilité à contacter autrui sans emphase, ni retrait. Comme Voltaire l'avait dit, on éprouve l'autre en le touchant. Ici le sensible s'associe une responsabilité.

À ce propos, Fédida dénonce ce qu'il appelle la « psychologisation de la psychanalyse »⁶, lorsque la psychanalyse – a fortiori le psychanalyste – approche le psychique comme un objet thématique à circonscrire et que ce dernier cherche à ne retrouver dans le réel que ce qu'il a déjà conçu théoriquement (*Œdipe, pulsion, instance psychique, objet, fantasme originaire, etc.*). Un tel analyste serait alors comme hypnotisé par la langue déjà constituée de sa science, voire ensorcelé par le langage⁷. Une telle dérive de l'écoute relève d'un délit de fuite, puisqu'elle quitte alors le sol de l'expérience clinique, incarne son écoute et prend ses concepts au mot, tels des fétiches, au lieu de les faire résonner au contact des profondeurs comme des tentatives de figurations et des métaphores de cela même qui – précisément : le psychique – se tient d'un négatif qui se dérobe par essence à toute possibilité d'objectivation.

C'était là d'ailleurs l'un des sens au long cours de la démarche de Freud de proposer, non une doctrine psychologique de plus à placer sur l'étagère des savoirs scientifiques, mais une métapsychologie qui puisse éclairer à la manière des mythes certains aspects des mouvements profonds qui font les épreuves que l'homme traverse, que celui-ci peine parfois à capter de façon rationnelle et dont il se fait partie prenante, souvent sans en avoir conscience. Bien sûr, Freud, a d'abord été un Moderne qui a cru de manière opiniâtre à ses modèles (Binswanger lui a précisément reproché d'avoir promu une approche naturaliste de l'homme)⁸. Mais, Freud a souligné, de plus en plus avec les années, combien les concepts psychanalytiques tenaient leur pouvoir de vérité d'une audace et d'un pas fait de côté par rapport aux logiques de raison.

⁵ *Ibid.* p. 128.

⁶ *Ibid.* p. 127.

⁷ L. Kahn, *L'écoute de l'analyste: de l'acte à la forme*. PUF, Paris, 2012.

⁸ L. Binswanger, « Le conception freudienne de l'homme à la lumière de l'anthropologie » (1936), In *Analyse existentielle et psychanalyse freudienne: discours, parcours, et Freud*, Gallimard, Paris, 1970, pp. 201-237.

À mon avis, il est beaucoup plus intéressant de suivre cette voie, lorsqu'on se réfère à la théorie psychanalytique : de la faire tenir d'un pouvoir de fiction, auquel le concept doit pouvoir être reconduit, pour qu'il ne vienne pas boucher le creux de l'oreille-vase, et avec lui l'accès que l'analyste cherche à se ménager au réel. Le risque du glissement est celui de *l'idée* à *l'idéologie*, tel que Merleau-Ponty l'avait indiqué. En d'autres termes, la *psychologisation de la psychanalyse* relève d'un usage sans tact de la métapsychologie, dont le pouvoir de fiction se trouve tout simplement mis à plat. C'est un déni de sa propre limite et de sa propre castration qui peut engendrer une « *manie d'intelligence (...), qui annule la capacité d'une écoute* »⁹.

Précisément, cette capacité du thérapeute à placer des couches d'argile théorique au fond de l'oreille au moment où il pratique son métier se trouve en particulier mobilisée, avance Winnicott, lorsque l'analyste se trouve démuni au contact des expériences qui relèvent de l'informe ou du chaos, c'est-à-dire lorsque le monde ne fait momentanément pas sens pour lui¹⁰. C'est là, en effet, qu'il est le plus tenté de promouvoir la *tautologie* (E. Levinas) et ne pas laisser l'écoute se déployer. Aussi, mobilise-t-il la pièce d'argile préfabriquée la plus utile à contrecarrer l'inquiétude de se sentir impuissant et si loin des mètres carrés d'une demeure bien assurée. Or, je n'utilise pas une telle image pour elle-même : l'idée que j'avance est que, l'écoute n'est possible que depuis les bords de soi, dans l'épreuve d'un exil hors de l'espace que je tiens pour *mien*. L'écoute ne peut se déployer que depuis un certain « *nauffrage* » du moi, selon l'expression de François Gantheret¹¹, c'est-à-dire à partir d'une suspension du besoin d'ordonner le monde sous le primat du même.

Mais, pourquoi donc est-ce depuis les marges de soi que nous écoutons ? Parce que c'est depuis les marges de soi, que nous contactons en toute fraîcheur le monde et que c'est d'une telle ouverture, qui est paradoxalement une sorte de lieu / non-lieu, que toute réalité, devons-nous même dire, prend forme. L'écoute

⁹ P. Fédida, *op.cit.*, p. 128.

¹⁰ D.W. Winnicott, *Jeu et réalité: l'espace potentiel*, Gallimard, Paris, 1975, p. 79.

¹¹ F. Gantheret, *Moi, monde, mots*, Gallimard, Paris, 1996, p. 70.

naît à l'orée de l'ouvert. Le réel n'émerge-t-il pas de cette expérience de l'espace que Winnicott a appelé *potentiel*, c'est-à-dire d'un espace qui s'ouvre aux limites du dedans et du dehors : *ni dedans, ni dehors et les deux à la fois*¹² ? *Ecouter* semble, en effet, avoir quelque proximité avec l'ouverture de l'espace du jeu, et j'y reviendrai.

Par conséquent, se détourner *si vite*, au moment d'écouter quelqu'un, vers ce qu'on sait déjà engage bel et bien une perte : nous perdons alors, non quelque *chose* ou un *objet*, mais la possibilité de se laisser traverser par le dehors, souffle ou choc c'est selon, capable d'animer des sensations et des images en un automouvement qui est notre résonance corporelle au contact d'un monde neuf. Nous perdons, dit Fédida, de pouvoir engendrer des métaphores « *par le vide de la parole* », cette capacité inhérente de l'écoute et de la parole à s'ouvrir, « *par son propre vide* »¹³. Qu'est-ce qu'une métaphore ? La métaphore est le recueil par le langage du mouvement de cette ouverture à soi en son propre dépassement. Elle est, dit Binswanger, le langage même de la transcendance. Une métaphore n'est pas seulement une évocation psychologique, mais « *l'expression immédiate verbale du mode de l'être dans le monde* »¹⁴. Je la comprends comme la mise en forme de l'éprouvé corporel du sentiment de sa propre situation (*Befindlichkeit*, Heidegger).

Approfondissons un peu les choses. Fédida a été à bonne école : nous savons combien le travail de longue haleine de l'un de ses maîtres, le philosophe Henri Maldiney, a consisté - dans les suites de Heidegger et tout à la fois en s'en écartant - à rendre à l'ouvert son sens premier et de mettre en lumière ce qu'*exister* veut dire. Exister, rappelle Maldiney, dans le sens rigoureux du mot (*ek-sistere*), consiste à se tenir au dehors, à *avoir sa tenue* hors de soi. Nous n'avons l'impression d'exister que dans l'ouverture que nous ménageons aux choses, dit-il, - là - dans l'ouvert qui fait leur apparaître et où nous apparaissions également. La continuité du sentiment d'existence se tient, quant à lui, d'une alternance

¹² D. W. Winnicott, *op. cit.*, p. 8.

¹³ *Ibid.*

¹⁴ L. Binswanger, *Le cas Suzanne Urban : Étude sur la schizophrénie*, Desclée de Brouwer, 1957, p. 67.

rythmique de moments d'ouverture et de moments de rapatriement à soi de l'expérience.

Or, si l'homme - en existant - est *passible* (le mot est important) de ses propres possibilités sous la forme du projet, selon Heidegger, il est aussi et surtout, selon Maldiney, passible de *l'imprévisible*, c'est-à-dire de ce qui vient à soi dans la surprise de l'événement et dans un jeu qui - tel que Winnicott a pu le voir - ne s'ouvre que de lui-même, sans lieu possible d'où l'anticiper. Face à l'imprévu, chacun de nous fait effectivement l'expérience d'une déchirure du rapport d'évidence aux choses (la théorie en est une) et d'une rupture momentanée de la trame de continuité du monde.

38

Je fais une parenthèse : du point de vue clinique, le problème évidemment peut devenir aigu si cette rupture de l'évidence ne se suit pas pour un patient d'une possibilité de se retrouver suffisamment identique à soi dans l'expérience ouvrante de la traversée, comme il est si fréquent de le constater dans la psychose, mais aussi dans certaines situations post-traumatiques. La question se pose aussi, à un degré moindre, chez tout patient, qui peut se sentir bouleversé en séance d'avoir éprouvé, dit ou entendu quelque chose d'inattendu provenant de lui ou de l'analyste. Précisément, ce risque (le péril de s'ouvrir) n'est pas le même pour qui dispose en soi d'une instance psychique capable de sentir, de supporter et de traiter *l'étranger* de soi et du monde ou pour quelqu'un qui se sent livré à des éprouvés corporels bruts sans possibilité alors de les élaborer psychiquement, de les transformer et de les faire siens.

J'en reviens à l'analyste. C'est bien à partir d'une ouverture à l'imprévu que l'écoute se déploie. Or, cette ouverture se fait par les sens. C'est par le corps et les sens que nous nous ouvrons et devenons réel, car c'est par lui que nous sommes au monde, capable d'ouverture. L'écoute s'ancre dans le registre pathique qui est la dimension du sentir, soit le mode même selon lequel le monde se donne originairement selon Erwin Straus, et où exister

s'incarne et prend forme¹⁵. C'est ce que Maldiney nomme la « transpassibilité » : la transpassibilité est la capacité d'être passible de rien et de se laisser transformer par la surprise (voilà le sentir) dans l'ouvert, dans ce pli qui nous implique et qui est celui d'où les choses viennent à nous, nous touchent et nous parlent, sans qu'on ait pu voir venir. C'est une idée qui semble inacceptable pour qui suit une pensée logique, car d'un point de vue logique, l'horizon de l'écoute n'est fait que d'objets à écouter. Tout autrement, la transpassibilité est la capacité d'exister à partir du rien impliqué dans l'ouvert. Ce rien fait notre ouverture au réel de l'événement. Je cite Maldiney : « *La transpassibilité (...) est une ouverture sans dessein ni dessin, à ce dont nous ne sommes pas a priori passibles* »¹⁶. Comme disait Freud, pendant la séance, on écoute sans prendre de notes, on se laisse traverser par ce qui vient, l'écoute se révèle flottante (*Gleichschwebende Aufmerksamkeit*), l'attention est « *en égal suspens* »¹⁷ (le moi ne devrait y obtenir aucun privilège !). Le temps de la prise de notes et celui de la théorie constituent un temps particulièrement propice au travail de la mise en représentation, un temps passé à la table d'écriture, rendu possible par l'absence ou la mise en congé en soi du patient. Écouter relève d'une capacité rythmique à recueillir et à se déprendre, ce que dit bien la règle fondamentale de la libre association qui invite patient et thérapeute à se laisser traverser par ce qui vient, puis à le dire à partir d'aucun lieu d'ores et déjà entrevu, comme d'aucun discours trop tôt mobilisé, en pratiquant une forme de réduction phénoménologique¹⁸. L'écoute a à voir avec une attente, mais une attente de rien. Maurice Blanchot dans « *L'attente, l'oubli* » : « *Attendre,*

¹⁵ E. Straus, *Du sens des sens*, Millon, Grenoble, 1989 (1935). Voir en particulier partie IV : *Analyse historique du sentir et du se-mouvoir*, dans laquelle Straus montre de quelle manière, inversement, la logique cartésienne de la conscience de soi consiste à s'exiler hors de son propre corps en mouvement.

¹⁶ H. Maldiney, « De la transpassibilité », In *Penser l'homme et la folie*. Millon, Grenoble, 1997, pp. 361-425, p. 422.

¹⁷ J.-L. Donnet, *Dire ce qui vient : association libre et transfert*. PUF, Paris, 2016.

¹⁸ La méthode de la réduction consiste dans l'acte de connaître, selon Husserl, à dégager une voie vers l'essence des choses et à « *mettre hors-jeu ce qui, intervenant en même temps, n'est qu'une prétendue possession d'une donnée, n'est que pensé, et éventuellement n'est qu'une interprétation introduite par une réflexion surajoutée* ». E. Husserl, *L'idée de la phénoménologie*, PUF, Paris, 1994 (leçons données en 1907, publiées en 1950).

seulement attendre ... Dès qu'on attendait quelque chose, on attendait un peu moins»¹⁹.

Dès lors, la question se pose de savoir davantage encore ce qui se désigne de ce vide de l'écoute, et qui rend celle-là possible. Le vide ou le creux de l'écoute est le même que celui qui fait l'usage du vase, avons-nous laissé entendre. Il est aussi celui nécessaire à l'écriture et à la réception de la musique, au dialogue ou encore à la marche, qui se fait d'une alternance de phases d'appui et de phases de traversée par le vide (Maldiney), le même vide par lequel nous habitons un appartement ou une maison, même si ceux-là comptent des meubles d'appui utiles et intéressants.

40

Voici une situation clinique. Cet homme dans la quarantaine me consulte dans l'idée de débiter une psychothérapie. Au premier entretien, il prend place dans le fauteuil en face de moi et parle, à peine assis, des nombreuses ruptures qui ont marqué ses premières relations, avec ses parents et avec les éducateurs qui l'ont ensuite entouré (il était apparemment un enfant calme et adapté, ce qui n'a pas empêché la répétition malheureuse de plusieurs épisodes d'abandon). Ce qui retient mon attention est qu'il confie sans attendre ces moments de son histoire, comme si la pulsion, à l'œuvre ici à ciel ouvert, le pousse à dire et à attirer à soi quelqu'un – moi en l'occurrence – qui soit le destinataire attendu de ce qu'il a à dire de manière si impétueuse. Son récit aime mon attention. Il se tient en avant sur le bord du fauteuil, se prend la tête dans les mains, fait des demi-cercles sur ses tempes avec l'extrémité des doigts en cherchant ses mots avec précision, se reprend, anxieux de ne pas parvenir à dire ce qu'il veut dire. Tout le corps semble habité, ou même assiégé, par quelque chose qui cherche à être amené jusqu'aux rivages d'un autre, à adresser à une « tête habitable » (R. Char)²⁰. Il décrit des scènes où il est débordé par ses affects, en particulier dans ses relations avec les membres de la famille qu'il a fondée et il craint que ses proches ne finissent par se détourner de lui. Il ne semble établir aucun lien entre ses craintes actuelles et les abandons vécus durant l'enfance. Il aime ses enfants, qu'il ne cesse pourtant de critiquer et

¹⁹ M. Blanchot, *L'attente, l'oubli*. Gallimard, Paris, 1962, p. 31 et p. 21.

²⁰ R. Char : « *Des yeux purs dans les bois / Cherchent en pleurant la tête habitable* ». En *Trente-Trois* Morceaux, 1956. Œuvres complètes, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, Paris, 1983, p. 773.

d'agresser « *pour rien* » ; toujours, dit-il, *pour rien*, comme si le rien se confondait en lui avec son inverse, le tout, comme si d'un *rien*, toujours, pouvait surgir la catastrophe.

Au travail, il vérifie souvent ce qu'il fait, convaincu d'être incapable d'aller jusqu'au bout s'il ne se surveille pas, comme si une certaine sauvagerie destructrice pouvait le déborder s'il se laissait aller. La *famille finira par éclater*, aller à l'abîme et avec elle sa vie d'homme, qui n'aura pas eu de sens. Ce contenu à tonalité dépressive, où les liens ne durent pas, n'est accompagné d'aucun affect de ce type en séance, sauf d'une anxiété qui semble commander l'agitation motrice, dont nous sommes lui et moi témoins.

De mon côté, je sens que je ne peux me laisser aller à aucune rêverie en sa présence. Je dois l'écouter de près et faire don de présence. J'ai l'impression que la moindre inattention de ma part, même passagère, risquerait de rejouer le traumatisme des lâchages subis. J'ai l'impression qu'il manque entre nous ce *petit rien* d'écart qui serait comme une respiration, mais sans doute aussi une menace pour lui. Le fantasme inconscient qui organise la relation me semble avoir affaire à l'évitement de ces petits riens qui pourraient tout faire basculer : un rien d'absence de mon côté, un rien de laisser-aller de son côté, qui semblent être ce qu'il craint par-dessus tout.

Ce sur quoi j'aimerais porter votre attention a à voir avec quelque chose d'étonnant qui s'est passé au milieu du troisième entretien qui a clos la phase dite préliminaire de nos rencontres. J'ai alors proposé au patient l'idée que l'état d'angoisse qui apparaît si souvent dans sa vie, et aussi ici entre nous, a probablement affaire avec les éléments traumatiques provenant du passé non dépassé et avec la crainte qu'il peut ressentir qu'ici aussi je puisse me détourner de lui. Ma proposition l'a touché. Un long silence a suivi, au bout duquel il m'a dit avoir effectivement craint que je ne puisse pas donner suite à sa demande (*je me suis dit que c'était alors ce qu'il craignait, mais peut-être aussi ce qu'il souhaitait; je n'en ai rien dit à ce moment-là*). Mon interprétation de transfert a contribué à lui donner envie de s'engager dans une psychothérapie psychanalytique avec moi.

Mais - et c'est là où j'aimerais en venir - à peine avais-je formulé mon idée que j'ai senti un *passage à vide* en moi, accompagné d'une soudaine baisse d'humeur assez importante, informe et sans représentation. Ce changement d'affect m'a surpris (la surprise constitue ici un second affect), d'autant que ce que j'avais dit me paraissait sur le moment plutôt sensé et utile. Après un certain temps (et alors que nous étions en silence lui et moi), une impression a émergé. Une forme s'est formée de ce vide : j'ai pensé que ce j'avais dit correspondait à *ce qu'il fallait faire*, comme si ce geste de mots bouchait une attente, de son côté ou de la mienne. Mais, le plus important ne me paraît pas de discuter ici de la pertinence ou non de ce que j'ai dit (*vous aurez noté combien de fois j'ai dit « je » ici*), mais d'attirer l'attention, comme la mienne le fut à ce moment, vers la surprise née de l'émergence en moi (ou par moi) de ce sentiment d'insuffisance à tonalité dépressive liée à quelque chose d'informe. J'ai pensé alors que l'affect dépressif qui m'a embarqué n'était pas seulement lié à l'appréciation de ce que j'avais dit, mais qu'il était aussi lié à ce qui se jouait entre nous, dans un registre corporel en-deçà du langage. Je pense que ma réaction contre-transférentielle ne peut pas mieux se dire que d'une métaphore : c'était comme si une part de moi, étrangère au moi qui avait parlé intelligemment, entraînait alors dans la course.

Laurence Kahn parle d'une « *action de la forme* »²¹ pour décrire comment l'inconscient du patient cherche à agir sur la sensibilité inconsciente de l'analyste pour se faire entendre, mais aussi pour tenter de mettre en forme ce qui l'agit à son insu, car si peu symbolisé, et qui restant inconscient, ne peut apparaître que grâce au passage par *l'objet nouveau* qu'est l'analyste. C'est par cette « *passibilité* » de l'analyste (L. Kahn), faite d'une disponibilité à ce qui survient en séance, que l'analyste peut alors recevoir, parfois au corps même de sa réceptivité et de manière assez brute et informe, ce qui ne peut se figurer autrement que d'une mise en acte (*Agieren* de transfert, Freud) de ce qui se trouve évacué hors du champ de signification et qui fait retour ou advient grâce à l'écoute de l'analyste. Je rappelle la racine indo-européenne *-ag* du mot « acte », qui indique l'idée d'un *passage*. La réceptivité de tels contenus met

²¹ L. Kahn, *Ibid.*

à contribution le corps sensible de l'analyste, comme le souligne L. Kahn, et Jacques Press notamment. La psychanalyse est pour ce dernier auteur, comme pour tant d'autres, une approche corporelle²².

Maldiney a raison de dire que la surprise est l'espace et le temps de naissance des formes à partir de l'ouverture au monde par le sentir. La surprise est un passage par le vide. Elle est irruption du réel. L'événement par lequel mon écoute s'est enrichie a été l'émergence soudaine et surprenante d'une pente dépressive informe en moi qui m'a fait *sentir*, avant que je ne puisse me le représenter, que le patient était vraisemblablement aux prises avec de tels affects envahissants, voir assiégeants, et que la nécessité première était probablement qu'ils puissent être reçus par moi pour pouvoir être éprouvés de son côté, voire élaborés psychiquement, en appui sur la capacité de contenance offerte par le corps d'un autre et par celle d'un cadre capable de se maintenir dans le temps (vous vous souvenez : il avait craint que je ne puisse pas donner suite à sa demande). Par mon *passage par le vide*, j'ai vraisemblablement été saisi par quelque chose qui a trait chez le patient à un temps intérieur figé et sans représentation qu'il ne pouvait me faire sentir qu'en l'agissant. On peut parler à ce propos de sensations floues, en attente de forme, non encore traduites et symbolisées d'un point de vue psychique (Roussillon, Kahn). Ce vécu se trouve ainsi évacué (Freud, Bion), probablement en raison du fait aussi que sa force est capable d'anéantir la vie elle-même, ce que je crois avoir pu ressentir par ce si vif sentiment d'abattement qui m'a surpris (le patient m'apprendra à la séance suivante qu'il a pensé se tuer plusieurs fois durant l'adolescence sans le rattacher à des affects psychisés, mais plutôt à une sensation dévorante de *spleen*, dont le terme de *Stimmung* (Heidegger), au sens de disposition de fond, rend bien compte).

Je pense que le patient comptait inconsciemment sur ma capacité à supporter un mouvement dépressif en moi pour qu'il puisse sentir – lui – sa dépression, contre laquelle il semble avoir lutté seul (il s'agit vraisemblablement d'une lutte contre un effondrement mélancolique). Je recommande chaleureusement le

²² J. Press, *Expériences de l'informe*. Éditions In Press, Paris, 2019.

travail de Fédida consacré à l'écoute psychanalytique des états dépressifs, et en particulier l'étude de ce qu'il nomme la *capacité dépressive* du thérapeute, notion qui permet de comprendre ce que l'écoute, en pareilles situations, peut impliquer²³. Il s'agit de ce qu'Hippocrate indique lorsqu'il précise que le médecin doit *laisser se former en lui la question qu'il adressera au malade*²⁴. L'écoute procède vraisemblablement d'un tel automouvement des *formes en formation* (dont le principe actif est rendu de manière éclairante en allemand par le terme de *Gestaltung*), à partir d'un espace de disponibilité et de réceptivité, à condition qu'il ne soit pas saturé par un discours *préformé*.

Nous en revenons - par l'expérience cette fois - à cette idée du vase et du vide nécessaire à son usage. S'agissant de l'oreille, un tel horizon de l'écoute permet à l'analyste d'émerger alors peut-être, dit Binswanger, comme un « *médiateur* »²⁵, capable de recevoir et de contribuer à mettre en forme l'épreuve vive qui saisit un patient, voire à recevoir celle qui n'a pas encore trouvé de lieu psychique où être vécue et s'inscrire dans une histoire.

Conclusion

Henri Maldiney a ramassé en une formule claire l'idée principale de mon propos : *une forme, dit-il, n'est pas, elle existe*²⁶. Je dirais de même que l'écoute n'est pas, mais qu'elle *existe*. Elle existe à s'ouvrir à ce qui fait, non pas signe, mais sa propre ouverture au rien, selon un mouvement que Maldiney a ressaisi par le terme de transpassibilité. L'écoute psychanalytique consiste en toute rigueur à accepter d'être mis en travail par l'énigme d'une parole conduite par ce qui lui échappe. La voie est indiquée par le geste du peintre : pour peindre, dit Pierre Soulages, on a à se « *dépouille(r) des barrages de l'habitude et des intentions (...)*. À un moment impossible

²³ P. Fédida, *Des Bienfaits de la dépression : éloge de la psychothérapie*. Odile Jacob, Paris, 2001.

²⁴ *Ibid.*, p. 43.

²⁵ L. Binswanger, « De la Psychothérapie » (1935), in *Introduction à l'analyse existentielle*. Les Éditions de Minuit, Paris, 1971, p. 144.

²⁶ H. Maldiney, « L'esthétique des rythmes » (1967), in *Regard, parole, espace*. L'Âge d'Homme, Lausanne, 1994, p. 163.

à prévoir l'inattendu surgit »²⁷. Son recueil, qui est son écoute, ne peut se faire qu'à partir d'un vide.

Peut-être entreprend-on d'ailleurs une psychanalyse ou une psychothérapie psychanalytique non seulement pour que l'histoire infantile, largement méconnue de soi, puisse être rendue à soi par les voies hallucinatoires du transfert, mais aussi pour sentir et supporter de sentir de ne pas parvenir à se connaître pleinement. Une patiente récemment a trouvé une formule qui lui convient : elle a à présent moins peur sur le divan de ce qui peut surgir en séance, venant d'elle de manière inattendue. Autrement dit, elle peut parfois à présent laisser les choses se dégager d'où elles étaient enfoncées et plus librement s'écouter à partir de rien. Cette « *capacité négative* », selon la formule bien trouvée du poète anglais John Keats (1817), paraît relever de cette capacité centrale à l'écoute « *d'être dans l'incertitude, les mystères, les doutes sans courir avec irritation après le fait et la raison* »²⁸. Elle est selon moi au fondement de notre travail, qui n'a besoin de la théorie que dans un temps second. À moins que ce ne soit la théorie qui – toujours-déjà-là – nécessite d'être suspendue un temps – pour permettre de (re)trouver la sève vive des choses. ●

²⁷ Ch. Juliet, *Entretien avec Pierre Soulages*. L'Échoppe, Paris, 1990, p. 32 et p. 31. Soulages peint depuis bien longtemps lorsqu'il découvre tout à coup accidentellement que les sillons créés en profondeur sur la toile recouverte de noir ou l'aplat lisse en surface vont modifier l'aspect plastique de la toile en créant des dynamiques de renvoi et d'absorption de la lumière qui vont changer constamment. Les sillons inscrits en creux dans le noir donnent naissance à une lumière qui fait jouer profondeur et surface en un rythme à chaque toile unique, dont le résultat a surpris Soulages là où il était, à savoir en train de peindre. Son art va en être transformé. Cette découverte l'ouvre à sa toile. L'outil, dit-il, est alors tant la brosse, la spatule que la lumière qui va et vient selon l'orientation du regard par lequel la toile naît. Car, l'œuvre naît bien au présent. L'ouverture est bien cette ouverture par le vide à ce qu'on n'attendait pas. Ce qui compte ici est que Soulages a pu recueillir l'expérience de ce geste venu transformer son art, qu'il n'a cessé depuis d'explorer. Une technique orientée par la recherche positive d'un effet attendu obéit à un tout autre parcours et non à celui de la « *créativité sans but* », dont Winnicott a souligné tout le sens pour le travail de l'analyste. Cette inspiration provient d'un vide et s'y adosse. Elle fait événement en déchirant la manière habituelle de peindre, d'un fond à partir duquel émerge la forme.

²⁸ J. Keats, passage tiré d'une lettre à ses frères de 1817, cité par Adam Phillips, *Trois capacités négatives*. Éditions de l'Olivier, Paris, 2009 (édition originale en français). Je renvoie à cet ouvrage pour une étude de la capacité négative en littérature et en psychanalyse.